

Schneesturm

Ich mußte los, denn wenn ein Schneesturm ausbrach, dauerte er gewöhnlich drei Tage an. In Eile frühstückte ich und machte mich fertig. Meine Mama kam wieder von draußen herein und sagte: „Der Wind weht von Rodino her, du mußt also gegen den Wind gehen.“ In ihren Augen sah ich Unruhe und Besorgnis. „Mama, es ist ja jetzt nur ein leichtes

5 Schneetreiben, siehst du, es ist hell und wenn schon, dann bleiben mir doch die Telegrafenpfosten.“

Ich ging, meine Mutter stand an der Tür und schaute mir nach. Im Dorf trieb der Wind den Schnee nur über den Erdboden, und mir kam schon der Gedanke, daß er sich noch beruhigen konnte, doch je näher der Dorfrand, desto kräftiger der Wind. Nach der

10 Dorfgrenze brauste er mit solcher Kraft, daß an aufrecht gehen nicht zu denken war. Der Wind kam noch direkt aus Richtung Rodino, die Telegrafenpfosten blieben in Sicht, obwohl der Schnee schon zu hohen Wehen getrieben war. Und der Wind wirbelte den Schnee weiter von allen Seiten auf, und ich mußte stehenbleiben, um die Windrichtung festzustellen, aber er kam noch immer von vorne, von Rodino, er blies mir direkt ins

15 Gesicht. Dann fiel mir auf, daß nur ein Pfosten in Sicht war, die nächsten verschwanden im Schneesturm. Ich stand zwischen zwei Pfosten, an einem war ich schon vorbei, der andere zeigte mir die Richtung. Der Weg war verweht, nach ihm konnte ich mich nicht mehr richten. Wie weit war ich denn gekommen? War ich an dem Halbweghügel vorbei, oder...? Nur die Pfosten und die Windrichtung wiesen den Weg ... Noch ein paar Pfosten,

20 und dann war keiner mehr zu sehen...

Jetzt war ich allein mit dem brausenden, tobenden Schneesturm, stapfte aber verbissen weiter. Mein Kopf war mit zwei oder drei Tüchern umbunden, und nur für die Augen war eine Lücke frei gelassen, diese mußte ich ab und zu von einer Schneeschicht freimachen, aber ich hatte kaum noch die Kraft dazu, vielleicht war mir auch der Mut vergangen. Ich

25 sah nur eine dichte graue wirbelnde Masse und hörte nur den bald mehr, bald weniger heulenden Wind. Vielleicht ist die ganze Welt jetzt von diesem Schneewirbel eingehüllt. Alles ist verschwunden, nur dieser furchtbare Schneesturm heult um die Erde herum und ich bin allein geblieben. Am liebsten würde ich mich hinlegen. Nein, das durfte ich nicht, nur immer weiter, egal wohin, und stapfte drauflos. Bis ich von selbst umfalle,

30 dachte ich.

Lydia Hermann, „In der Verbannung. Kindheit und Jugend einer Wolgadeutschen“ - Dietz 2011

Le texte

Le texte présenté se conforme à l'orthographe de l'auteur, maintenue par l'éditeur.

Le style est simple, pas de phrases complexes. Les phrases relativement courtes accompagnent la narratrice et rythment sa marche et sa lutte contre la tempête de neige.

Très souvent, il est nécessaire de rappeler combien il est important de visualiser, de « voir » les situations, de se les représenter. En fait, lorsque l'on parvient à « voir », cela veut dire que l'on a parfaitement intégré le texte, qu'on se l'est approprié — étape indispensable avant de traduire : on ne peut traduire un texte que l'on n'a pas compris de l'intérieur.

Les temps

C'est un texte narratif, les verbes sont la plupart du temps au prétérit. La question se pose donc, comme toujours, du choix, en français, entre imparfait et passé simple. Il serait avisé de repérer dès la première lecture les verbes qui, dans une description, dans l'évocation d'une action vue dans son déroulement, marquent une rupture, un point précis. Dans les langues à aspects (langues slaves), ces actions marquant l'achèvement ou la rupture seraient rendues par un verbe perfectif. La phrase de la ligne 7 est tout à fait typique de ce jeu entre achèvement et déroulement : *ich ging* (le départ est effectué, elle est en route), *meine Mutter stand an der Tür und schaute mir nach* : il n'y a pas là d'achèvement, mais la vision, l'évocation d'une attitude, d'une position, d'une action en train de se faire.

Attention, l. 26-28, à l'emploi du présent, restitution directe des pensées de la narratrice à l'instant où elles lui traversent l'esprit, imagination, tentation d'abandonner. Et puis elle se reprend : *Nein, das durfte ich nicht*, de nouveau la narration, souvenir d'un état d'esprit, et enfin reprise de l'action, *und stapfte drauflos*.

Le mouvement

Il est naturel que dans ce texte qui montre une jeune fille prise dans une tempête de neige, et qui s'efforce d'atteindre un but, le mouvement joue un rôle important : mouvement du vent, mouvement de la neige, déplacement de la jeune fille. C'est le moment de revoir l'emploi des prépositions (direction, position, déplacement, passage), et les cas employés.

Étude détaillée

2-3. Il faut faire un compte précis des éléments à restituer : *wieder / von draußen / herein.*

3. *also* : est-il toujours indispensable de traduire « mot pour mot » ? Essayons d'entendre, en français, ce que la mère dit à sa fille.

4. On peut faire la même remarque à propos de la réponse de la jeune fille : il faut faire un tri, faire la différence entre les mots qui ne sont là que pour remplir ou équilibrer, qui donnent en quelque sorte le « ton » d'une réplique (*ja*), et ceux qui portent un sens à restituer (*jetzt, nur*).

5. *wenn schon* : le contexte est clair, d'abord un constat *ein leichtes Schneetreiben*, puis une supposition. Comme souvent, on peut se fabriquer un exercice à trous, par exemple : « s'il n'y a plus de bus, ... , je prendrai un taxi. »

– *dann bleiben mir doch* : il ne serait sans doute pas inutile de revoir toutes les applications de *doch*, de manière à acquérir des réflexes au moment du passage vers le français. Nous n'allons pas ici « recopier » le Duden, les exemples proposés sont éclairants.

6. *der Pfosten (-)*, aucun problème de compréhension, même si l'on n'a jamais vu le mot, le contexte est clair, et le mot apparaît plusieurs fois dans le texte. En revanche,

difficile de s'en tirer si l'on ne connaît pas le terme français qui désigne cet élément très spécifique d'un paysage.

7. *schaute mir nach* : plusieurs solutions pour ce *nachschaufen*, on trouve facilement une traduction adaptée pour peu que l'on visualise bien la situation.

8. ... *über den Erdboden* : attention au cas, il en a déjà été question à d'autres occasions, *ein Flugzeug flog über der Stadt* ou *über die Stadt*, ce n'est pas la même chose.

9. *Je ... desto*, c'est l'occasion de revoir ce point de grammaire et l'emploi du comparatif. Comparatif de l'adjectif si un adjectif est présent, *mehr* ou *weniger* si la gradation porte sur des noms ou des verbes, Duden Grammatik 948 : *Je mehr Leute hereinkamen, desto / umso lauter wurde es.*

12. *Die Wehe* : on peut ne pas connaître ce terme allemand, ou le terme français qui lui correspond. Comprendre, c'est facile, on s'appuie sur la situation, on visualise (une fois de plus...) : du vent, de la neige, quelque chose de haut. En français, cela s'appelle des congères. Comment faire si l'on ne connaît pas le mot « congère » ? Là encore, si l'on se représente bien le paysage, si l'on « voit » bien toute cette neige, on trouve facilement une image qui rende compte de cette réalité. Penser qu'il faut toujours éviter a) les prises de risques inutiles, et b) les non-sens ou absurdités. Une mauvaise, très mauvaise démarche consisterait à essayer de « faire parler » le mot tout seul, à le rapprocher de *Weh* – ce serait la meilleure façon d'aboutir à une absurdité. Signalons enfin qu'aujourd'hui, le terme le plus courant pour désigner des congères est « *Schneeverwehungen* ». Le terme « *Wehen* » (féminin pluriel) fait plus spontanément penser à « *Geburtswehen* », contractions utérines, travail d'enfantement.

12-13. Attention aux différents éléments, bien identifier ce qui est particule et ce qui est préposition.

13. *Stehen bleiben*, aujourd'hui en deux mots. *Meine Uhr ist stehen geblieben, ma montre s'est ...*

14. Attention à la traduction de *noch immer / immer noch*, idée qu'un état, une situation se prolonge. On trouve trop souvent la traduction *toujours encore*, qui est un germanisme. On dit *er ist immer noch da*, mais pas *il est toujours encore là*.

17. *Der Weg war verweht* : du vent, de la neige, un chemin qui ne sert plus à rien – l'identification du verbe est facile. Duden indique les deux emplois de *verwehen* : *der Wind hat die Spuren verweht* - *vom/mit Schnee verwehte Wege*. Rappel : *Vom Winde verweht* (*Gone with the Wind, Autant en emporte le vent*) est un film de Victor Fleming, 1939, d'après le roman de Margaret Mitchell, 1936, même titre.

18. De même que pour *doch*, il faut cerner les emplois de *denn*. La solution qui consiste à le traduire par *donc* est une solution facile, mais ce n'est pas toujours la meilleure. *Wo bist du denn die ganze Zeit geblieben ?*

– *der Halbweghügel* : rappelons la formation des noms composés, l'ordre des éléments, le ou les premiers éléments sont les déterminants, tandis que le deuxième (ou dernier) est déterminé (Erstglied, Bestimmungswort, Determinans - Zweitglied, Grundwort, Determinatum). Le mot *Halbweghügel* obéit à ce fonctionnement, mais il s'agit d'une création personnelle de l'auteur, voir note 13. Lorsque l'on est amené à écrire en l'allemand, la prudence s'impose, mieux vaut éviter les composés aventureux.

19. *oder... ? Oder* est ici une manière de ponctuer une interrogation. On ne peut évidemment le traduire par *ou / ou bien*. Une solution consisterait à dire *je ne savais plus*, mais ce serait excessif pour un mot qui marque simplement une « ponctuation », une intonation.

21 (et 29). Aucun verbe français ne correspond au verbe *stapfen*. Là encore, il faut se représenter la situation : comment se déplacer dans une neige profonde ?

– *verbissen* : en arrière-plan, on reconnaît le verbe *beißen* (*biss-gebissen*), cf Duden, *seinen Schmerz, das Lachen verbeißen, auch verbeißen + sich : sich das Lachen verbeißen*. En français, on retrouve cette idée de détermination, d'obstination, dans l'expression *serrer les dents*.

22. En Union soviétique, à la campagne, on ne porte pas de foulards d'Hermès, il faut trouver un terme plus adapté. Même si le *foulard* peut passer, il y a mieux...

28. *am liebsten* : expression très fréquente en allemand, qui ne signale pas forcément une préférence, mais une forte intensité. Pensons par exemple à l'expression *teuerster Freund*, qui ne signifie pas qu'il s'agit de l'ami « le plus cher » (parmi d'autres), mais d'un « très cher ami ».

29. *drauflos* est annoncé et éclairé par ce qui précède immédiatement, *egal wohin*. Der Weg ist verweht, die Telegrafenpfosten sind nicht mehr sichtbar, das junge Mädchen ist in diesem Moment völlig desorientiert.

Et avant de proposer la traduction, voici une autre perspective, l'hiver et la neige sont vus de l'intérieur – un poème de Peter Huchel (1903-1981) :

Blick aus dem Winterfenster

Kopfweiden, schneearmtanzt,
Besen, die den Nebel fegen.
Holz und Unglück
wachsen über Nacht.
Mein Meßgerät
die Fieberkurve.

Wer geht dort ohne Licht
und ohne Mund,
schleift übers Eis
das Tellereisen?

Die Wahrsager des Waldes,
die Füchse mit schlechtem Gebiß
sitzen abseits im Dunkel
und starren ins Feuer.

(1974)

Proposition de traduction

Il fallait que je parte, car quand une tempête de neige commençait, elle durait généralement trois jours¹. Je me dépêchai de prendre mon petit déjeuner² et de me préparer. Maman qui était dehors rentra et dit : « Le vent souffle de Rodino, tu vas être obligée de marcher contre le vent. » Je vis³ dans ses yeux de l'inquiétude et du souci. « Maman, pour le moment, il neige juste un petit peu, regarde⁴, le ciel est clair, et au pire, j'aurai toujours les poteaux télégraphiques. »

Je partis, ma mère se tenait à la porte et me regardait m'en aller. Dans le village, le vent se contentait de balayer la neige sur le sol, et je me disais déjà qu'il pouvait encore retomber⁵, mais à mesure qu'on arrivait au bout du village, il soufflait de plus en plus fort. Passée la limite du village, il mugissait⁶ avec une telle violence qu'il n'était plus question de marcher sans courber le dos⁷. Le vent venait toujours tout droit de Rodino, les poteaux télégraphiques étaient encore visibles, même si la neige formait déjà de hautes congères. Et le vent, de tous les côtés, continuait de soulever des tourbillons de neige⁸, et je fus obligée de m'arrêter pour déterminer de quelle direction il venait, mais il arrivait toujours face à moi⁹, de Rodino, il me soufflait en plein visage¹⁰. Puis je m'aperçus qu'on ne voyait plus qu'un seul poteau, les suivants

1 S'agit-il d'une réalité, ou d'une conception plus ou moins mythique du chiffre 3 ? On a souvent tendance à considérer que les phénomènes atmosphériques marchent par trois, par exemple le mistral, censé souffler trois, six ou neuf jours. Il semble que cela n'ait pas de réel fondement scientifique, il faudrait faire une étude plus poussée des phénomènes météorologiques, mais là n'est pas le propos.

2 Pas de trait d'union entre *petit* et *déjeuner*. Attention aussi à la prononciation, le mot *déjeuner* comporte trois syllabes, qui doivent être prononcées toutes les trois, le son *eu* n'est pas assimilable à un *e* muet (tendance qui se répand, on se demande pourquoi).

3 Ici, on peut aussi employer l'imparfait, si l'on considère que la narratrice se réfère au moment où sa mère parle (= pendant qu'elle parlait, je voyais...).

4 *tu vois*

5 *qu'il pouvait encore se calmer*

6 *grondait*

7 *de marcher autrement que courbé / de marcher en se tenant droit*. Orthographe : on attendrait ici *an Aufrechtgehen*.

8 D'une part le verbe *aufwirbeln*, d'autre part le complément circonstanciel de lieu *von allen Seiten*.

9 *d'en face / de face*

10 *en pleine figure*

disparaissaient dans la tempête de neige. Je me trouvais entre deux poteaux, j'en avais déjà passé¹¹ un, l'autre m'indiquait la direction à prendre. Le chemin était entièrement recouvert de neige, j'avais perdu mon repère¹². Mais où en étais-je de mon parcours ? Est-ce que j'avais déjà passé la colline du mi-chemin¹³...? Seuls les poteaux et la direction du vent me montraient la route... Quelques poteaux encore, puis plus rien... J'étais maintenant seule avec le grondement de la tempête qui faisait rage¹⁴, mais je poursuivais en serrant les dents, j'avançais en levant les pieds bien haut. J'avais enroulé autour de ma tête deux ou trois fichus, avec juste une fente pour les yeux, et de temps en temps j'étais obligée d'enlever la couche de neige qui la recouvrait, mais je n'en avais plus guère la force, peut-être aussi que le courage m'avait abandonnée. Je ne voyais qu'une épaisse masse grise et tourbillonnante, et je n'entendais que le hurlement du vent, tantôt plus fort, tantôt moins fort. Peut-être que le monde entier est maintenant enveloppé dans ce tourbillon de neige. Tout a disparu sauf cette effroyable tempête de neige qui hurle tout autour de la terre, et il n'y a plus que moi. J'avais terriblement envie de m'allonger. Non, impossible, il fallait continuer, peu importe dans quelle direction, et je repartis en levant les pieds, au hasard. J'attendais le moment où je finirais par m'écrouler¹⁵.

Lydia Hermann, *Déportation. Enfance et jeunesse d'une Allemande de la Volga*

11 dépassé

12 il ne me permettait plus de m'orienter / il ne pouvait plus me servir de repère.

13 Ce mot composé permet de comprendre qu'elle parcourt souvent ce chemin, elle a ses habitudes, elle connaît cette colline qui lui indique où elle en est de son trajet. Elle s'est fabriqué un mot à elle pour la désigner.

14 avec le déchaînement de la tempête mugissante

15 en attendant de m'écrouler. Le verbe attendre fait ici référence à ce qu'elle pense, à ce qu'elle se dit (*dachte ich*)— Le verbe *s'écrouler* dispense d'ajouter quoi que ce soit, il est évident que si elle finit par s'écrouler, cela n'est pas le fait d'une autre personne.